

Communication au 4ème congrès de l'AFEP

Economie politique et démocratie

2, 3 et 4 juillet 2014 à Paris

Titre

**Une hypothèse non orthodoxe relative à l'origine et au rôle de l'économie :
avoir ou être**

Jean-Louis Corriéras

Maître de conférence en économie à l'Université de Saint-Etienne

Chercheur associé au laboratoire Triangle (Lyon, UMR 5206)

Introduction

La science économique dominante semble tiraillée entre une approche utilitariste et mathématique de l'homme (théorie néo-classique), d'une part, et une approche accordant une place prépondérante à la psychologie et aux influences interpersonnelles (théorie keynésienne), d'autre part. En privilégiant soit la dimension rationnelle et utilitariste de l'homme (approche néo-classique), soit sa dimension psychologique et interpersonnelle (approche keynésienne), les deux approches laissent de côté une dimension de l'homme qui nous semble au moins aussi importante : la dimension spirituelle.

Dans un premier temps, nous précisons le contenu de cette partition de la science économique en deux paradigmes bien distincts qui semblent s'opposer et refuser tout dialogue.

Dans un deuxième temps, nous tenterons de préciser ce que nous entendons par "approche spirituelle de l'homme". Pour cela, nous ferons un "détour" par la Bible : nous tenterons de présenter succinctement la conception de l'homme qu'elle propose. Nous mettrons en exergue le fait que l'anthropologie biblique résonne avec certaines questions qui sont au cœur de l'économie et qu'elle peut "éclairer" certaines caractéristiques propres à l'économie et à la science économique. Par exemple, d'où vient le désir de posséder et de jouir de plus en plus de choses (boulimie de l'avoir) qui est propre aux sociétés économiquement développées et qui est considéré comme un postulat dans la théorie économique (utilitarisme) ? En effet, la plupart des économistes s'accordent sur l'idée que la priorité accordée à la poursuite de l'intérêt individuel provoque une croissance de la richesse matérielle capable de faire émerger une sorte de paradis sur terre (prospérité). Cela nous conduira à émettre une hypothèse non orthodoxe relative à l'origine et au rôle de l'économie.

Dans un troisième et dernier temps, nous testerons cette hypothèse à partir de deux thèmes qui sont omniprésents dans le monde moderne : la croissance économique et le progrès technologique. Nous essaierons de montrer que ces deux thèmes sont assimilables à des mythes c'est-à-dire à des représentations argumentées, mais mensongères, de la réalité. La croyance moderne et sans bornes aux vertus de la croissance économique ou aux bienfaits du progrès technologique, soit disant capables d'apporter une solution à tous les problèmes humains, ne serait-il pas une forme d'idolâtrie qui enferme l'homme dans l'avoir et l'empêche d'entrer dans sa véritable identité synonyme d'être ?

I - La conception de l'homme dans la science économique : une anthropologie écartelée entre rationalité et psychologie. Quid de la dimension spirituelle de l'homme ?

La science économique néo-classique développe beaucoup d'énergie pour être reconnue comme une science exacte. Ce parti-pris est lié notamment à sa conception de l'homme, baptisé homo economicus, et au postulat de rationalité, synonyme pour elle de poursuite de l'intérêt individuel (utilitarisme). En réalité, on découvre dans cette théorie économique la présence de nombreux facteurs qui restent inexplicables. Tout l'édifice repose sur de nombreux postulats (par définition non démontrés) et il faut faire preuve d'un zèle quasi "religieux", d'une foi extraordinaire pour croire à ce discours (théorie économique), pour croire à l'anthropologie humaine qu'il sous-tend (homo economicus), pour adhérer à son interprétation du monde (ordre spontané, main invisible, vices privés source d'un bien collectif). On peut ainsi considérer que la notion d'homo economicus, laquelle est un des fondements de la théorie économique néo-classique, est une entreprise visant à rationaliser tous les comportements économiques (voire tous les comportements humains) et donc à nier ou tout au moins à sous-estimer l'influence d'autres dimensions comme la psychologie, les affects, les désirs, les sentiments.

En opposition à cette approche essentiellement rationaliste et utilitariste des comportements économiques, on peut considérer que l'approche de Keynes essaie de prendre en compte une autre dimension de l'homme : la dimension psychologique. C'est ainsi que chez

Keynes les relations interpersonnelles jouent un rôle important. Les individus ne sont plus considérés comme autonomes au niveau leurs comportements mais ont plutôt tendance à se fier à des modèles, à les imiter, notamment en situation d'incertitude. La théorie du désir mimétique de René Girard rend admirablement compte de ce phénomène. En effet, affirmer que le désir est mimétique c'est dire qu'il n'a pas d'objet, c'est professer qu'il est toujours imitation du désir d'un autre (individu ou groupe), imitation d'un "modèle" qui est censé nous dire ce qu'il est bon de désirer, de posséder, de consommer. Beaucoup d'éléments propres à la modernité concourent à exciter ce désir mimétique : le marketing, la compétition économique, le désir d'être reconnu, le désir de se différencier.

Autre illustration de l'importance attribuée par Keynes à cette dimension psychologique de l'homme : il arrive que le marché soit caractérisé par un état d'optimisme généralisé au niveau des agents, synonyme de confiance en l'avenir et source de croissance de l'activité économique. Dans un passage de la *Théorie Générale*, Keynes utilise l'expression "esprits animaux" pour désigner cette espèce d'envie qui fait agir l'homme, cette "énergie" qui semble gouverner ses comportements de façon plus instinctive que rationnelle : "(...) *l'instabilité économique trouve une autre cause, inhérente celle-ci à la nature humaine, dans le fait qu'une grande partie de nos initiatives dans l'ordre du bien, de l'agréable ou de l'utile procède plus d'un optimisme spontané que d'une prévision mathématique. Lorsqu'il faut un long délai pour qu'elles produisent leur plein effet, nos décisions de faire quelque chose de positif doivent être considérées pour la plupart comme une manifestation des esprits animaux, comme l'effet d'un besoin instinctif d'agir plutôt que de ne rien faire, et non comme le résultat d'une moyenne pondérée de bénéfices numériques multipliés par des probabilités numériques. Aussi bien, si les esprits animaux faiblissent, si l'optimisme naturel chancelle, et si par suite on est abandonné au seul ressort de la prévision mathématique, l'entreprise s'évanouit et meurt (...) pour que l'initiative individuelle lui donne une activité suffisante, il faut que la prévision rationnelle soit secondée et soutenue par les esprits animaux*"¹

Dans ce passage, il apparaît que le but de Keynes ne soit pas de gommer la dimension utilitariste de l'homme, son côté calculateur, mais plutôt de suggérer que sa propension à faire des prévisions et des calculs s'appuie généralement sur une sorte d'optimisme naturel. Cet optimisme naturel, cet élan vital, qu'il assimile à la présence d' "esprits animaux" en l'homme, semble jouer un rôle moteur. Si cet optimisme naturel vient à manquer, c'est-à-dire si les esprits animaux faiblissent, la prévision rationnelle est incapable par elle-même de mouvoir l'homme, de le faire agir de façon positive. Dès lors, les agents économiques vont devenir frileux, ils vont se protéger. Les ménages vont réduire leur consommation au profit de l'épargne de précaution et les entrepreneurs vont réduire leurs investissements du fait d'un manque de confiance en l'avenir. Ces comportements frileux vont avoir pour effet de contracter l'activité économique. Selon lui, ce basculement de l'optimisme au pessimisme constitue un facteur essentiel pour expliquer les fluctuations économiques, la conjoncture. Ainsi, les agents économiques auraient tendance à produire la réalité économique en laquelle ils ont cru (croissance ou crise, expansion ou récession) à partir de leur "ressenti" psychologique (optimisme ou pessimisme). Le concept de prophétie auto-réalisatrice, issu de la sociologie, nous semble pertinent pour décrire ce type de phénomène. Selon ce concept, les agents économiques, parfois au mépris des fondamentaux de l'économie et de la réalité, en arrivent à produire, sans le savoir et sans le vouloir, la réalité à laquelle ils ont cru (à partir de leur "ressenti"). La psychologie humaine, au travers de facteurs comme le "ressenti" individuel (optimisme ou pessimisme), la confiance ou la peur en l'avenir, les influences interpersonnelles ou le poids de l'opinion dominante (imitation), joue donc un rôle déterminant chez Keynes pour expliquer les comportements des agents et, au final, l'état de l'économie. Il y a là, nous semble-t-il, un progrès réel par rapport au paradigme de l'homo economicus qui réduit l'homme à un être rationnel, égoïste et autonome. L'observation des comportements économiques montre que l'homme est capable de sympathie, comme dirait

¹ Keynes, John Maynard, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*. Cité par Thomas Sedlacek, *L'économie du bien et du mal*, Eyrolles, 2013, p. 282

Smith, voire de générosité. Comme le suggère la théorie du désir mimétique et l'approche keynésienne, il est aussi un être fortement influencé par ses relations (mimétisme). En résumé, dans cette perspective l'homme est avant tout un être "social", un être en relation, un être influençable, même si l'utilitarisme peut rester un mobile important pour expliquer son comportement.

Tomas Sedlacek, économiste tchèque, considère que *"les esprits animaux désignent apparemment ce qui nous motive, nous anime, de manière quelque peu irrationnelle, ce qui nous donne buts, espoirs, ambitions, rêves. Ils sont imprévisibles et ne se prêtent pas facilement à l'analyse mathématique"*². Nous retrouvons bien ici la perspective de Keynes. Toutefois, Tomas Sedlacek ouvre une piste de recherche qui nous semble intéressante. Il fait remarquer que ces esprits animaux sont en quelque sorte des vestiges de notre lointain passé : *"Les êtres humains ont peut-être renoncé à la vie sauvage pour s'installer dans des villes plus civilisées et prévisibles, où l'ordre semble régner, mais nous ne sommes pas débarrassés de la sauvagerie. Elle est venue en ville avec nous, elle est en nous"*³. Ainsi, l'homme moderne ne se serait pas affranchi de son lointain passé, on pourrait retrouver chez lui le côté "animal" ou "sauvage". Selon cette conception, les être humains auraient donc des points communs avec les animaux dans la mesure où une certaine violence, une violence même plus exacerbée et plus réfléchie, semble les caractériser. Mais nous savons aussi que les hommes sont différents des animaux. Comme le fait remarquer Aristote, l'homme est un "animal social". Cela change beaucoup de choses. Par exemple, un sentiment comme la honte nous fait immédiatement penser à une attitude ou à un sentiment humain. Mais y-a-t-il un lien entre un sentiment comme la honte et notre côté "sauvage" ou "animal" ? La nudité peut-être. C'est ainsi que nous cachons généralement ce que nous avons de plus intime : par exemple nos parties sexuelles et reproductives. Cela nous distingue des animaux. Comme le fait remarquer Thomas Sedlacek : *"nous sommes les seules créatures pour lesquelles il soit naturel d'être non naturels"*⁴. Contrairement aux animaux, bien que la nudité soit notre état naturel (ainsi sommes-nous venus au monde), il n'est pas naturel pour nous d'être nus. D'où vient ce paradoxe ? D'où vient cette "honte" de l'homme civilisé de se retrouver nu devant ses semblables ? Et cela aurait-il un rapport avec l'économie et son développement ?

Pour étudier cela, il faut aller au-delà du discours de la science économique, il faut se situer au niveau d'une méta-économie capable de discerner quels sont les fondements "cachés" de l'économie et de la science économique. Par exemple, d'où vient ce désir sans fin de posséder des biens matériels et d'en jouir qui semble être une des caractéristiques de l'économie ? Cette méta-économie pourrait nous aider à sortir du modèle strictement utilitariste et mécanique de l'homo economicus qui en reste à une conception objectale du désir, c'est-à-dire à la notion de "besoin". Force est de constater qu'il n'y a plus grand chose de "naturel" dans nos besoins. Dans le monde moderne (développé), notre problème essentiel n'est plus de satisfaire nos besoins (naturels) mais de savoir quels sont nos besoins, de savoir ce que nous désirons. Et cela est si peu naturel qu'il faut en quelque sorte qu'on nous montre ce qu'il faut désirer, qu'on nous dise ce qu'il est bon de désirer pour que nous éprouvions le désir de posséder telle ou telle chose et que nous décidions de l'acquérir. Cette méta-économie pourrait nous aider à approfondir la théorie du désir mimétique en nous conduisant à réfléchir sur l'origine de la dimension psychologique, relationnelle et interpersonnelle du désir.

Le talon d'Achille ou le maillon faible de la science économique ne serait-il pas de laisser de côté un facteur essentiel : la dimension "spirituelle" de l'homme ? D'ailleurs l'expression "esprits animaux", employée par Keynes, "contient" en quelque sorte cette dimension spirituelle de l'homme. Mais elle la contient dans le double sens du mot "contenir" : elle l'inclut et elle lui fait barrage. En effet, elle inclut cette dimension spirituelle puisque

²Sedlacek, Thomas, L'économie du bien et du mal, Eyrolles, 2013, p. 282-283.

³Ibid., p. 282.

⁴Ibid., p. 283.

Keynes utilise bien le terme "esprits animaux". Mais, en même temps, elle lui fait barrage car Keynes semble limiter l'expression "esprits animaux" à une sorte d'optimisme naturel ou d'élan vital qui caractériserait l'homme au niveau de ses comportements économiques courants (dimension psychologique). Dès lors comment pourrait-on envisager cette dimension spirituelle de l'homme? Que recouvre-t-elle précisément? Comment prendre en compte cette part de "mystère", pour ne pas dire de "mystique", propre à la vie humaine? En quoi cette dimension spirituelle de l'homme pourrait-elle éclairer la question économique? Sur quoi pourrait déboucher une telle hypothèse, non orthodoxe, d'un point de vue économique?

II - Résonances bibliques - La dimension charnelle et la dimension spirituelle de l'homme selon l'anthropologie biblique : avoir ou être

La dimension spirituelle de l'homme résonne avec un passage de la Bible : le début du livre de la Genèse⁵ nous précise qu'Adam et Ève étaient nus dans le jardin d'Éden et que cela ne leur causait aucune honte. Le texte affirme que c'est seulement après avoir goûté du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qu'ils ont éprouvé (pour la première fois) un sentiment de honte : la honte d'être nu. Alors, un nouveau "besoin" est apparu : celui de se couvrir. N'y aurait-il pas là un lien et même une analogie avec l'économie ? Les feuilles qui ont servi à cacher les parties intimes d'Adam et Ève ont été leurs premières "possessions" externes. Ils ont éprouvé pour la première fois qu'ils ne se suffisaient pas à eux-mêmes, que quelque chose leur manquait s'ils n'étaient pas couverts. Ils avaient besoin d'avoir quelque chose en plus, alors que jusque là leur "nudité" ne leur posait aucun problème. Ils vivaient dans ce qu'on pourrait appeler "un état d'innocence". Ainsi, selon l'anthropologie biblique, le tout premier motif d'une possession externe aurait été de couvrir un sentiment de honte. C'est intéressant comme hypothèse d'un point de vue "économique" car on peut constater qu'une des caractéristiques de la modernité c'est que les désirs de possession et de jouissance de biens matériels (ou de services) se sont beaucoup développés dans les sociétés économiquement développées : il y a comme une boulimie de l'avoir dans les sociétés de consommation. Pourquoi ? Cela ne manifesterait-il pas un manque d'être, c'est à dire un problème existentiel? N'y aurait-il pas là une manifestation du fait que nous sommes en présence d'un détournement du véritable sens de la vie et, en conséquence, à partir de ce choix centré sur l'avoir, de l'incapacité pour l'homme à devenir ce qu'il est en profondeur.

Dans le livre de la Genèse, avant d'avoir mangé du fruit défendu par Dieu, avant la chute, Adam et Ève ne savaient même pas qu'ils étaient nus, ils se sentaient bien comme cela. Dès qu'ils mangent du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire dès qu'ils désobéissent à Dieu, ils éprouvent un "manque" comme si ils s'étaient en quelque sorte "coupés" de leur source véritable qui leur procurait paix, sécurité, innocence. Le texte biblique est claire à ce sujet : Adam et Ève ont perdu leur état d'intimité avec Dieu qui leur rendait visite chaque soir dans le jardin d'Éden. Désormais, lorsqu'ils entendent sa voix, ils connaissent la crainte au lieu de se réjouir. La crainte est "conscience" de la distance qui sépare la créature humaine de son Créateur. En l'occurrence, il existe une crainte légitime de Dieu liée à la reconnaissance par l'homme de la transcendance de Dieu et donc de son état de simple "créature". Mais cette crainte légitime qui est bonne en soi se transforme ici en peur et en repli sur soi à cause du péché, à cause du fait que l'homme s'est éloigné de Dieu en lui désobéissant.

Comme des parents responsables fixent des règles et des interdits à leurs enfants pour les protéger de certains dangers qu'ils ne sont pas encore capables de percevoir, Dieu avait en quelque sorte fixé des limites à l'homme pour le protéger : *"Tu peux manger de tous les*

⁵La Bible de Jérusalem, Livre de la Genèse, ch. 2-3, p. 39-42, Les éditions du Cerf, 1998. Nous utilisons cette édition, traduite en français par l'École biblique de Jérusalem, pour toutes les références relatives à la Bible contenues dans cet article.

*arbres du jardin. Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras*⁶ Ce que nous dit le texte biblique c'est que l'homme n'a pas cru à la Parole de Dieu, il a cru à la parole du serpent, du tentateur qui, comble de l'imposture, fait passer Dieu pour un menteur : "Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal". Succombant à la tentation (du serpent), Adam et Eve mangent du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : "*Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes*"⁷.

À en croire le serpent de la Genèse les hommes devaient devenir "comme des dieux" après avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, or voilà qu'un sentiment négatif comme la honte, synonyme de mal-être et de souffrance, les envahit. Suite à l'épisode de la chute, un autre sentiment "négatif" ne va pas tarder à apparaître : la peur de Dieu liée à la culpabilité. En se détournant des normes divines, des limites fixées par Dieu pour les protéger, Adam et Ève éprouvent pour la première fois la crainte, la peur, l'angoisse de se retrouver face à Dieu. C'est ainsi qu'Adam répond à Dieu qui le cherche dans le jardin d'Eden après l'épisode de la chute : "*J'ai entendu ton pas (...); j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché.*"⁸. Ainsi, la "mort" annoncée par Dieu à l'homme en cas de désobéissance ne désigne pas seulement le fait qu'il va devenir mortel au sens biologique du terme (ce qui laisse entendre qu'il ne l'était pas : c'est le péché qui a introduit la mort dans la création), mais se manifeste aussi par l'apparition de nouveaux "sentiments" comme le sentiment de honte de soi et le sentiment de peur de Dieu. Le terme "mort" employé ici a donc à la fois une dimension biologique et une dimension psychique. Mais si on est attentif au texte biblique, on comprend que la source de tous ces "maux" de l'homme est clairement d'ordre "spirituel" : l'homme se retrouvant par désobéissance et par orgueil "coupé" de sa source, il ne reçoit plus l'amour, l'affection, la confiance, la joie, la paix, la sécurité et l'innocence qui découlaient de sa relation personnelle, intime et quotidienne avec Dieu. L'homme ne goûte plus à l'être qui lui était progressivement communiqué par Dieu au travers de cette relation personnelle et intime. L'attitude de confiance et de petitesse de l'homme vis à vis de Dieu lui permettait en quelque sorte de boire à sa source, de se laisser nourrir par sa source, à l'image d'un petit enfant qui s'abandonne en toute simplicité à l'amour de ses parents. L'homme s'étant "coupé" de sa source, l'homme n'étant plus greffé à la vie, à l'image d'un sarment de vigne qui ne serait plus greffé sur le cep qui le nourrit de sa sève, il fait l'expérience de la mort, de la peur, de l'angoisse, de la solitude, de la culpabilité.

La relation à Dieu étant "coupée" suite à l'épisode de la chute, les relations humaines, ici les relations entre Adam et Eve, ne tardent pas à se dégrader, elles deviennent conflictuelles. Après la chute, Adam accuse Eve de l'avoir incité à manger du fruit défendu et Eve accuse le serpent de l'avoir tenté. Chacun désigne "un autre" comme responsable des malheurs qui s'abattent sur lui, refusant ainsi de reconnaître sa propre part de responsabilité, refusant d'admettre qu'il pouvait faire une autre choix. Adam pouvait refuser la proposition d'Eve de manger du fruit défendu et cette dernière n'était pas obligée de succomber à la tentation du serpent. En effet, le mal n'est pas la tentation en elle-même, il est le fait de succomber à la tentation, de croire à la parole du tentateur, qui est en réalité un séducteur, un menteur et un diviseur, au lieu de croire à la parole de Dieu qui est vérité et de lui obéir. L'homme "coupé" de sa véritable source se découvre "nu", c'est-à-dire faible, vulnérable, dépendant, alors même que cela ne lui posait aucun problème tant qu'il était librement soumis à sa source.

⁶La Bible de Jérusalem, La Genèse, 2, 16-17. 5 (livre de la Genèse, chapitre 2, versets 16 et 17)

⁷La Genèse, 3, 1-7.

⁸La Genèse, 3, 10.

Il est frappant de relever que la tentation du serpent concerne justement la question de la dépendance de l'homme. Le serpent fait une promesse à Adam et Ève: "*vous serez comme des dieux*"... si vous choisissez l'indépendance, si vous désobéissez à Dieu. On peut interpréter ce désir d'indépendance vis à vis de Dieu comme l'expression d'une volonté d'autonomie et de toute-puissance de l'homme (orgueil) qui prétend pouvoir construire sa vie par ses propres forces, par sa propre sagesse, par sa propre raison, par son propre jugement. Ainsi, au travers de cet acte, l'homme prétend qu'il peut se passer de Dieu. En fait, il se prend pour Dieu sans en avoir la nature. Il semble "oublier" qu'il est dépendant depuis l'origine, qu'il est une "création" de Dieu, et que c'est précisément cet état de "dépendance", librement accepté, qui est le garant de sa paix, de sa sécurité, de sa croissance, de son bonheur. Et tout cela pour tendre vers une mystérieuse plénitude qu'on peut assimiler à une sorte d'accomplissement: devenir progressivement, par la grâce de Dieu et par notre participation, l'être unique et merveilleux qu'on est en profondeur. Accepter ou refuser de se laisser créer et conduire par Dieu, entrer dans notre dépendance originelle ou tenter de conquérir une illusoire indépendance, telle est l'incroyable liberté laissée à l'homme. Ce choix radical va le conduire à prendre soit un chemin de vie soit un chemin de mort, tout en conservant la liberté de changer d'orientation. L'anthropologie biblique nous révèle que Celui (Dieu) qui connaît le chemin pour atteindre le vrai bonheur, car il est la vie et l'être, avertit l'homme et le guide : "*Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur (...) je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie, pour que toi et ta postérité vous viviez, aimant Yahvé ton Dieu, écoutant sa voix, t'attachant à lui; car là est ta vie (...)*"⁹.

Un peu plus tard, après la chute, on voit que la première transaction relatée dans le Genèse est un don que Dieu fait à Adam et Ève : une peau d'animal en guise de vêtement. Depuis ce temps, nous éprouvons le besoin de couvrir notre nudité, nous nous sentons beaucoup mieux ainsi. Et cela pourrait apporter un éclairage sur la place disproportionnée que l'économie a prise dans notre quotidien. Le désir de posséder de plus en plus de choses révèle un besoin de nous protéger, un besoin de cacher notre vulnérabilité et notre dépendance essentielles derrière des "avoirs". Cela manifeste la volonté d'une recherche d'indépendance de l'homme. Or, au plan spirituel, recherche d'indépendance et toute-puissance (orgueil) vont de paire : ce type d'attitude manifeste que l'homme cherche à construire sa vie par lui-même et oublie qu'il a une source "spirituelle" (Dieu est Esprit) sans laquelle il ne pourrait même pas exister au plan biologique et psychique. Bien entendu, cet "orgueil" de croire qu'on est sa propre source, qu'on est maître de sa vie, qu'on est autonome n'est pas pleinement conscient, mais il est bien réel. Cela manifeste la présence d'une sorte d'aveuglement en l'homme. Dès lors, si il refuse d'être "éclairé" par la lumière divine, si il ne demande pas le secours de Dieu, il va rester comme un aveugle au plan spirituel. Le mystère de Dieu (qui il est?) et le mystère de ma propre existence (quel est le sens de ma vie?) vont rester pour l'homme, obscures, inaccessibles, cachés. Non par manque de raison ou d'intelligence, mais par manque de "petitesse", par manque de confiance en Celui qui est le créateur de toutes choses, par manque de "relation" personnelle et intime avec sa source.

Toute une partie de son être, la partie spirituelle, peut alors rester en friches, c'est-à-dire ne pas se développer, alors même qu'elle est sa source : "*Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant*"¹⁰. La reconnaissance par l'homme et la croissance en l'homme de ce don vital et originel, de cette "haleine de vie", est donc bien pour l'homme une question de vie ou de mort : croître en amour et en vérité en accueillant ce don spirituel et en le cultivant (chemin de vie) ou rester esclave de ses désirs charnels instables et de sa volonté propre (chemin de mort). Selon l'anthropologie biblique, c'est Dieu, un "être" invisible (Dieu est Esprit) qui a créé le monde visible, tant le monde inanimé (matière) que le monde vivant (la "végétation", les

⁹Le Deutéronome, 30, 15-19, (chapitre 30, versets 15 à 19).

¹⁰La Genèse, 2, 7.

animaux, les êtres humains). L'homme, dans le plan de Dieu, est au "sommet" de la création dans la mesure où il a reçu ce "souffle de Dieu", ce qui n'est pas le cas des autres "espèces" vivantes. Cela signifie que l'homme est appelé à partager la vie-même de Dieu, son propre Être qui est amour, paix, joie, beauté, humilité, miséricorde, pureté, sainteté. Dieu veut donner à l'homme la vie en abondance au point de "devenir Dieu par participation", c'est-à-dire de lui ressembler de plus en plus, d'aimer de plus en plus, de vivre non plus selon les caprices de la chair mais selon le souffle de l'Esprit, de vivre de cette vie surnaturelle qui caractérise l'Être de Dieu et qui est synonyme de vie éternelle. Finalement, la vie éternelle ce n'est rien d'autre que de "connaître Dieu" au point de se laisser aimer, conduire, habiter, transformer, animer par son Esprit. Son Esprit Saint, son Souffle, son "haleine de vie" est en nous dès notre conception charnelle, mais il dépend de nous de le "reconnaître" ou non. Soit nous l'accueillons et nous le cultivons pour lui permettre de grandir et de prendre progressivement la première place car nous nous reconnaissons petit, faible et dépendant de lui, c'est-à-dire tel que nous sommes; soit nous essayons de garder la maîtrise et le contrôle illusoire de notre vie en nous auto-déclarant indépendant et capable de conduire notre vie par nos propres forces. Un chemin de vie c'est-à-dire un phénomène de "croissance de la vie" dans une personne se manifeste par le fait que la personne "reconnaît" qu'il y a en elle Quelqu'un de plus grand qu'elle. Quelqu'un qui lui a donné la vie gratuitement, par amour, et qui est capable de faire grandir la vie en elle. Elle fait l'expérience d'une transformation progressive. Il y a un décentrement, un changement de son centre de gravité, de son égo vers Dieu, de son esprit humain vers l'Esprit Saint, de sa volonté propre vers la volonté de Dieu. Sa vie commence alors à "porter du fruit", et parce que ce fruit vient de Dieu, de sa relation de plus en plus personnelle et intime avec Dieu, la vie de cette personne commence à devenir féconde. En fait, cette personne entre progressivement dans sa véritable identité car elle se laisse en quelque sorte modeler par Dieu, à l'image de la glaise qui se laisse façonner par le potier. Lorsque le potier est Dieu, il fait de nous un chef d'œuvre, une merveille : *"C'est toi qui m'a formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère; je te rends grâce pour tant de prodiges : merveille que je suis, merveille que tes œuvres."*¹¹.

Le problème de l'homme moderne, esclave de l'esprit du monde lorsqu'il ne se laisse pas conduire par l'Esprit de Dieu, c'est qu'il va rechercher surtout l'utilité, l'efficacité, la performance : aller de plus en plus vite, battre des records, arriver le premier, chercher la reconnaissance du monde, se glorifier par lui-même. Et pour cela il compte avant tout sur ses propres forces, parfois même jusqu'à tricher et à mentir. C'est ce que nous révèle par exemple le monde du sport de haut niveau où l'esprit de compétition et l'esprit de performance dominant tellement que nombre d'athlètes se dopent jusqu'à mettre leur vie en danger. On pourrait faire le même constat en ce qui concerne l'économie dont la logique, centrée sur le rendement et la rentabilité, a envahi en quelque sorte le monde du sport de haut niveau. Mais en recherchant en priorité l'utilité et l'efficacité, l'homme passe à côté de la fécondité c'est-à-dire d'une vie qui "porte du fruit". Il oublie que la vie est un don de Dieu à faire fructifier. Il oublie que c'est Dieu qui donne la vie, la croissance et l'être. Il oublie qu'on ne peut pas aimer en vérité sans mourir progressivement à soi-même, à son égo, à son orgueil. Au niveau de la société, on essaie de remplacer Dieu par le progrès technologique et par la croissance économique qui deviennent des sortes d'idoles. Ils sont censés apporter une solution à tous nos problèmes. La vérité c'est que nous élevons des autels à de faux dieux et qu'on leur donne ainsi le pouvoir de nous tenir en esclavage. Au final, le cœur de l'homme reste inassouvi car ce à quoi il aspire le plus, l'amour, la joie, la paix, la confiance, la simplicité, il s'en détourne. Il ne va pas les puiser là où ils jaillissent : en lui, au plus intime de son être intérieur, dans son cœur profond. En effet, c'est là, en ce lieu caché, mystérieux, secret que Dieu est présent. C'est là qu'on rencontre son cœur brûlant d'amour pour chacun de ses enfants, c'est là qu'on reçoit son Esprit Saint en abondance. Si l'homme ne découvre pas et ne fait pas l'expérience qu'il est le temple du Dieu vivant, il va rester le temple de faux dieux qui vont le maintenir en

¹¹ Les Psaumes, 139, 13-14

esclavage. Les fruits que produisent ces faux dieux, ces esprits mauvais sont connus : orgueil, égoïsme, jalousie, aveuglement, convoitise, impureté, mensonge, perversité, incrédulité, athéisme, dureté, avarice, gloire personnelle, homicide, colère, violence, refus de demander pardon et de pardonner. Cette liste n'est pas exhaustive car le "mal" est multiple, il prend des formes variées et parfois reliées (tel vice ouvre la voie à tel autre), mais on reconnaîtra facilement ici quelques traits qui peuvent caractériser le cœur de l'homme car c'est du cœur, c'est de l'intérieur que viennent les pensées et les attitudes mauvaises. C'est donc aussi dans le cœur de l'homme que se produira (ou non) le retournement, la conversion, l'accueil de la vie nouvelle, la rencontre avec sa source divine, la découverte de l'amour surnaturel, l'expérience d'une paix et d'une joie qui ne sont pas de la terre, l'émergence progressive de sa véritable identité.

Lorsque le serpent de la Genèse invite Adam et Eve à manger du fruit défendu en leur disant : *"vous serez comme des dieux"*, il est intéressant de remarquer qu'il utilise une stratégie qui consiste à "singer Dieu" puisque le projet de Dieu est précisément de communiquer à l'homme sa propre vie, la vie divine. Le projet de Dieu sur l'homme est de lui donner non seulement la vie "biologique", un corps (matière) et une âme (psychisme), mais également un esprit (cœur) capable d'accueillir la vie spirituelle qu'il possède en plénitude car Dieu est Esprit. Dieu est par nature, et l'homme, dans le plan de Dieu, est appelé à "être" par grâce, c'est-à-dire en laissant se déployer en lui les dons de l'amour gratuit de Dieu pour lui. C'est pourquoi l'essentiel de la vie ne réside pas dans le "faire", à l'image du monde actuel qui est fortement marquée par l'activisme et l'agitation, mais dans l'accueil de l'amour de Dieu, de sa vie, de sa miséricorde qui ne cessent alors de "créer" et de "nourrir" l'homme. La rapidité de la transformation, de l'"accomplissement" va dépendre essentiellement de la docilité et de la simplicité avec lesquelles l'homme va accueillir la vie divine en lui, c'est-à-dire l'amour de Dieu pour lui. C'est pourquoi de réelles avancées au plan spirituel, voire de véritables "conversions", se réalisent souvent durant des périodes d'épreuves, de combat intérieur, de crise profonde. En effet, c'est dans l'épreuve que l'homme fait l'expérience de sa faiblesse, de son impuissance, de ses limites, c'est-à-dire de son incapacité personnelle à se sauver par ses propres forces. *"Dans la détresse tu as crié, je t'ai sauvé"* peut-on lire dans un psaume de la Bible¹². Celui qui vit une telle expérience commence à "connaître" Dieu de façon personnelle et intime : *"Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu"*¹³. C'est ainsi que Job exprime sa "connaissance" toute nouvelle de Dieu, son expérience de rencontre avec Dieu au cœur même d'une terrible épreuve, une épreuve qui aurait dû l'anéantir si on se place d'un point de vue strictement humain. Mais Job a crié vers Dieu et il a persévéré dans la confiance en Dieu même dans l'épreuve. Alors, Dieu qui entend l'appel confiant de ceux qui se tournent vers Lui, de ceux qui prennent conscience de leur faiblesse et de leur petitesse, l'a tiré de l'abîme. Il a échappé au filet qui se refermait inexorablement sur lui pour le rendre esclave et pour le détruire.

En résumé, on pourrait dire que l'anthropologie biblique enseigne que le projet de Dieu est de développer la dimension spirituelle de l'homme (car telle est sa source) en lui communiquant son propre Esprit, l'Esprit Saint. Cette dimension spirituelle de l'homme est appelée à diriger et à orienter son psychisme (intelligence, mémoire, volonté) qui lui-même en quelque sorte "dirige" son corps. L'homme est ainsi appelé à faire l'expérience d'un mouvement d'unification au niveau de tout son être (esprit, âme et corps). Sinon, il va rester un être divisé, tiraillé. Notamment, c'est son psychisme c'est-à-dire son "ressenti", ses tendances charnelles, ses désirs non purifiés, ses affects ou ses sentiments désordonnés qui vont gouverner tout son être. Ce mouvement d'unification et d'ordonnement de tout l'être (esprit, âme et corps) n'est possible que si l'Esprit Saint purifie progressivement l'esprit de l'homme c'est-à-dire son cœur profond. Pour l'anthropologie biblique, c'est le cœur profond

¹² Les Psaumes 81, 8.

¹³ Job, 42, 5.

(ou esprit) qui est le véritable "centre" de la personne humaine, contrairement à certaines anthropologies ou certaines philosophies qui considèrent que c'est l'intellect, le cogito, la raison qui est au centre de l'homme et qui doit le gouverner. Pour la Bible, si l'homme ne change pas de centre de gravité, si il ne passe pas de la "tête" au "cœur", c'est-à-dire si le cœur (ou esprit) n'est pas purifié et renouvelé par l'Esprit de Dieu pour orienter sa conduite et ses pensées, l'homme reste un être essentiellement psychique, un être gouverné par ses désirs désordonnés et égocentriques. Il ressemble en quelque sorte à l'homme décrit par Keynes, un homme qui oscille entre optimisme et pessimisme, entre rires et pleures, entre excitation et dépression (cela peut changer très vite), c'est-à-dire un être qui reste esclave de son psychisme blessé et instable, de son amour-propre, de sa volonté propre.

C'est à ce niveau que se manifeste la vraie liberté qui ne consiste pas à faire ce que je veux et à satisfaire mes propres désirs selon mon "ressenti", comme si j'étais un "orphelin", mais à me laisser progressivement créer par Dieu qui est ma véritable source, mon véritable Père. Il désire par dessus tout me sauver et même me sanctifier. Il en a le pouvoir car il est Dieu. Mais cela ne peut pas se réaliser sans ma participation, sans mon "oui", car le pur amour, l'amour surnaturel, ne contraint jamais. Une personne qui choisit ce chemin et qui avance sur ce chemin se réjouit d'être de plus en plus dépendante d'un tel Maître et Seigneur, doux et humble de cœur, patient et miséricordieux, capable de communiquer son propre amour à celui qui veut bien entrer dans cette dépendance, dans cette confiance, dans cette enfance spirituelle : *"Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi"*¹⁴. Une telle personne fait l'expérience de tendre vers ce à quoi elle aspire le plus profondément : la paix intérieure, la joie parfaite, l'amour sans limite, lesquels sont des dons surnaturels.

Nous en arrivons à l'hypothèse centrale de cet article qu'on pourrait formuler ainsi : en "choisissant" de devenir indépendant de sa source divine, en se tournant vers des conquêtes extérieures au lieu d'apprendre à connaître et à cultiver sa "terre intérieure", son cœur profond, l'homme est devenu dépendant des choses car il s'est mis à en avoir besoin. Le terme "choses" que nous employons ici recouvre pour l'essentiel des avoirs matériels c'est-à-dire des biens ou des richesses. Ce fort attrait pour les richesses matérielles, bien au-delà de ce qui est suffisant pour vivre, est une des caractéristiques de l'économie. Cet attrait pour l'avoir, qui est en fait une forme de "séduction", manifeste la présence en l'homme de tendances ou de sentiments charnels mal orientés (esprit de jouissance, esprit de convoitise, esprit de rivalité). À cela peut s'ajouter la recherche d'un pouvoir pour "dominer les autres" (esprit de supériorité, esprit de compétition, esprit de toute-puissance) ou encore l'attrait pour un savoir afin de "connaître par soi-même" (esprit d'orgueil, esprit d'indépendance, refus d'être enseigné de l'intérieur par le Créateur de toutes choses). Bien entendu, posséder des biens, exercer un pouvoir ou acquérir un savoir est tout à fait légitime et même indispensable au développement de l'homme et de la vie en société. Toutefois, ce qui est "mauvais", ce qui est "mortifère" pour l'homme c'est lorsqu'il ne recherche plus la fin ou le sens de sa vie, mais qu'il s'attache à des "choses" qui ne sont que des moyens et non des buts en soi. Cet esclavage moderne est parfois difficile à discerner car nous baignons dans une culture et dans une idéologie qui prétend pouvoir libérer l'homme par ses propres forces, par sa propre sagesse, par sa propre philosophie.

Le développement extraordinaire des activités économiques prétend pouvoir répondre au manque d'être de l'homme (manque ou absence de relations avec sa source divine et relations faussées avec autrui) par une accumulation de "choses" dans le domaine de l'avoir pour satisfaire des désirs et des tendances charnelles. Mais ces "choses" ne font que "cacher" et même "nier" la vulnérabilité de l'homme, sa dépendance, sa pauvreté essentielles, comme Adam et Eve croyaient pour "cacher" leur honte de se savoir "nus" avec des feuilles de figuier. On pourrait tirer la même conclusion au sujet des avoirs qui sont de l'ordre du "pouvoir" et du "savoir". Ces "protections" ou ces "masques" ne peuvent pas combler le cœur profond de l'homme caractérisé par une soif d'être. Dès lors, les désirs charnels et égocentriques prennent le dessus et le cœur superficiel de l'homme (son esprit), absorbé par la

¹⁴ Les Proverbes, 9, 4. Le Livre des Proverbes fait partie des livres poétiques et sapientiaux de la Bible.

recherche de ces "avoirs", ne va plus s'alimenter à sa source divine qui coule au plus profond de son être. L'homme vit en quelque sorte à l'extérieur de lui-même, à la surface de lui-même, alors que la vraie vie est en lui. La vraie vie vient de l'intérieur, elle est à portée du cœur seulement, d'un cœur qui a soif de vie et d'amour vrais. Devenir progressivement bon, vrai, pur, humble, paisible, joyeux, suppose de puiser à la source de la vie pour passer progressivement de l'avoir à l'être. Sinon c'est l'individualisme et l'indifférence aux autres qui dominant car les désirs désordonnés de la chair l'emportent sur le souffle de l'Esprit qui est en quelque sorte repoussé, étouffé, bâillonné. Seule la grâce de Dieu accueillie et cultivée peut transformer l'homme ancien (le vieil homme) en homme nouveau, en homme habité et nourri par la présence de Dieu. Alors seulement l'homme se découvre pécheur et fait l'expérience d'être sauvé, racheté, "miséricordié" par Dieu. Mystérieusement, il trouve la joie et la paix intérieures alors même que les tendances mauvaises de sa chair sont "contrariées", "crucifiées", car la vie selon l'Esprit s'épanouit en lui et le fortifie.

Afin de tester et d'approfondir cette hypothèse, nous allons analyser ce que recouvrent véritablement les termes de progrès et de croissance si souvent employés dans les sociétés modernes.

III - Une conception du progrès et de la croissance qui perd de vue la question de la finalité de la vie humaine : les mythes du progrès technologique et de la croissance économique dans le monde moderne

Les thèmes du progrès technologique et de la croissance économique sont omniprésents dans le monde moderne. Selon les économistes eux-mêmes, la croissance et le progrès sont devenus indispensables à la survie du système, comme si nous étions condamnés à croître sans cesse au plan matériel et à progresser sans cesse au plan technologique pour trouver des solutions aux nouveaux problèmes qui émergent. A en croire la majorité des économistes, des scientifiques et même des politiques, nous sommes réellement dépendants de la croissance et du progrès. Hors d'eux point de vie, point de salut. Mais nous sommes aussi devenus dépendants des autres, par exemple de leur regard ou de leur opinion sur nous, comme si un immense besoin de reconnaissance nous avait envahi, comme si nous avions besoin de la reconnaissance des autres pour avoir le sentiment d'exister. La recherche de la richesse pour atteindre le bonheur, comme le préconise la science économique, ne serait-elle pas un de ces faux dieux (comme le serpent de la Genèse) qui nous proposerait de nous réfugier dans l'avoir pour nous faire croire que nous pouvons trouver la sécurité, la paix et le bonheur par nos propres forces? Ne s'agit-il pas une nouvelle fois de devenir "comme des dieux"? Mais les faux dieux ont soif de victimes, ils réclament des sacrifices. Se prosterner devant eux débouche toujours sur une forme d'esclavage, sur des maux, sur des dettes à payer, sur des "souffrances", sur des injustices, sur des "liens" ou des "relations" qui enferment l'homme au lieu de le libérer.

La crise financière et économique de 2008 a confirmé, une fois de plus, combien nous sommes devenus dépendants de la croissance. On pourrait dire la même chose de la notion de progrès : il est intéressant de remarquer qu'on se le représente désormais essentiellement en termes économique et technique. D'où vient cette attente d'une croissance et d'un progrès sans fin ? Assurer le progrès et la croissance est devenu une sorte d'impératif dominant. Tout le monde ou tout au moins une forte majorité semble s'accorder sur un tel objectif : les économistes, les politiques, les scientifiques, les chefs d'entreprise, les consommateurs. Tout se passe comme si l'augmentation continue de la production et le progrès technologique étaient devenus une évidence et soient capable d'instaurer une sorte de paradis sur terre. Toute défaillance dans ce domaine est assimilée à un péril, à un mal, comme si croissance et progrès étaient perçus comme un bien suprême, non seulement au plan économique, mais également au plan politique et social.

Il est intéressant de relever que le progrès s'analyse aujourd'hui surtout d'un point de vue économique et technique, alors qu'autrefois on le situait plus ou moins sur un plan

spirituel et intérieur. Il y a eu un phénomène d'extériorisation de la notion de progrès qu'on ne mesure plus à l'aune de ce qui est bien, de ce qui est vrai, de ce qui est juste (critères qualitatifs et intérieurs), mais plutôt à l'aune de la quantité de richesses produites et de la capacité de l'homme à réaliser des avancées technologiques (critères quantitatifs et extérieurs). De façon un peu caricaturale, on pourrait dire que l'homme moderne est comparable à un voyageur, capable d'aller de plus en plus vite, mais ne sachant pas vraiment d'où il vient ni où il va. L'illusion d'une capacité de maîtrise croissante des choses et des événements au plan global et extérieur s'est accompagnée d'une perte de sens au plan personnel et intérieur. Ce problème existentiel de fond n'est sans doute pas étranger au fait que l'homme prétend être capable, par ses propres forces et facultés, d'atteindre une sorte de paradis sur terre. En réalité, nous ne savons pas très bien où nous allons, et paradoxalement nous avons tendance à compenser ce "vide existentiel" en accélérant. La pensée grecque, par exemple la pensée d'un sophiste comme Protagoras, avait déjà vu venir cela en faisant remarquer que la science nous sauve et nous transforme à la fois, qu'elle nous aide à parvenir à nos fins en transformant les fins elles-mêmes.

C'est ainsi que les savants des Lumières, à l'image de Thomas Hobbes, considèrent que le progrès est toujours synonyme de "mieux", tant au plan individuel que collectif. De plus, facteur très important à souligner, le progrès est considéré avant tout comme une tâche technique et scientifique, c'est-à-dire non spirituelle, une tâche que l'homme est censé pouvoir accomplir par ses propres forces. Le savant des Lumières prétend que l'homme est capable d'avancer, de comprendre, de découvrir, d'inventer à partir de sa propre "lumière" et de ses propres capacités (raison, intelligence, créativité). Le "*je pense donc je suis*" de Descartes est une belle illustration de ce principe. Comme si le "centre" de l'homme était sa capacité à raisonner, à faire marcher son intelligence, à expliquer le monde, à inventer de nouvelles technologies. Comme si raisonner, penser, innover était la raison d'être de l'homme. Quid de ceux qui, de par leurs aptitudes ou de par une maladie, n'ont pas des capacités intellectuelles élevées? Seraient-ils des sous-hommes, des êtres inférieurs, voire des êtres inférieurs à certains animaux "évolués" comme certains singes?

C'est ce qu'affirme Peter Singer, philosophe et éthicien australien. Peter Singer est mondialement connu pour avoir lancé le mouvement contemporain de défense des animaux avec la publication en 1975 de son ouvrage désormais classique *Animal liberation*. Singer peut être qualifié d'utilitariste. Toutefois, l'utilitarisme de Singer "s'enrichit" de quelques spécificités par rapport à celui de Bentham. C'est un utilitarisme de préférence qui est dirigé en direction des animaux "dignes de respect". Ces animaux "humains", selon les propres termes de Singer, doivent non seulement posséder un caryotype humain mais également la rationalité et une conscience de soi leur permettant de ressentir du plaisir et d'être capable d'élaborer des projets dans l'optique de vivre ces plaisirs. Il s'agit de plaisirs élevés (culturels, intellectuels). C'est ainsi que pour Singer la vie d'une personne humaine porteuse d'un handicap a moins de valeur que celle d'un animal "humain" en bonne santé. Une telle personne est moins digne de vivre. Dans cette même optique, il considère que l'euthanasie néonatale sur un enfant présumé arriéré est un devoir.

Il y a là un refus de reconnaître que la dignité de l'homme n'est pas liée à ses capacités intellectuelles ou à sa capacité d'éprouver du plaisir, mais à son état de "créature" de Dieu. Cela aboutit à ce type d'idéologie que nous considérons comme mensongère et dangereuse. Une personne humaine, même handicapée, même démente, n'est pas "comparable" à un animal aussi évolué soit-il. Un être humain a une égale dignité qu'il soit en bonne santé ou qu'il soit malade, qu'il soit jeune ou qu'il soit vieux, qu'il ait un quotient intellectuel très élevé ou qu'il soit atteint de démence. Les thèses de Singer encouragent la pratique de l'euthanasie et de l'eugénisme, car lorsqu'on commence à prétendre que la valeur de la vie humaine peut être mesurée à l'aune de ses capacités ou de son aptitude à éprouver du plaisir, on en arrive forcément à certaines dérives qu'ont pratiquées tous les systèmes totalitaires. N'est-ce pas, au contraire, être profondément humain que d'accorder une attention particulière aux plus faibles et aux plus fragiles. Qui sommes-nous pour juger de la valeur d'une vie, pour décider si telle personne est digne ou non de vivre? Ne nous comportons pas alors "comme des dieux"?

Face à la difficulté de l'homme moderne à se positionner clairement, en s'appuyant sur sa conscience et sur des règles morales, il n'est plus rare de voir des questions touchant à l'éthique, par exemple la question de la dignité de la personne humaine, confiées à des scientifiques ou à des juristes. Ils ont en quelque sorte pour mission de déterminer, à notre place, quelle position il convient d'adopter, comment il faut se comporter face à telle ou telle situation. Selon nous, une telle "mission" outrepassa le domaine scientifique ou juridique et manifesta en quelque sorte une "démission" des hommes face à leur capacité de se positionner personnellement en tant qu'êtres dotés d'une raison et d'une conscience (au sens moral du terme). Beaucoup d'experts ont été missionnés ces dernières décennies pour nous dire ce qu'il est bon de faire et de penser comme si nous étions des êtres dépourvus, en tant que personne, de raison, de sens moral et de discernement spirituel?

Le progrès ou la science est devenu en quelque sorte une religion séculière, une religion sans Dieu, une fausse religion où la raison et l'intelligence humaines ont été érigées en idoles, en véritables dieux. L'économiste Robert Nelson écrit : "*bien des économistes croient d'une manière religieuse au progrès comme à une chose qui améliore sensiblement la condition humaine*"¹⁵. Robert Samuelson exprime cela d'une autre façon : "*Toute époque a ses illusions. Notre illusion à nous est cette foi fervente dans le pouvoir de la prospérité*"¹⁶. Il est intéressant d'observer qu'aujourd'hui le progrès technologique et la volonté de connaître toujours plus nuisent souvent au calme et à l'harmonie : l'agitation et le désordre sont bien deux des caractéristiques du monde moderne. À quoi peut bien servir à l'homme de mobiliser autant d'énergie et de moyens pour aller toujours plus loin, par exemple sur des planètes inconnues, alors qu'il est si ignorant au sujet de la connaissance de sa "terre intérieure", de son âme, de son cœur profond, et donc du sens de sa vie? Le sens et le secret de la vie sont cachés et enfouis à l'intérieur de l'homme, en un lieu où seuls les petits et les humbles ont accès : le cœur profond. C'est dans ce sanctuaire intérieur, accessible à tous ceux qui accueillent la vie comme un don de Dieu, qu'il est possible de le rencontrer et de le connaître de plus en plus. Dieu est une source dont le plus grand désir est de se donner, de se communiquer pour abreuver tout être humain d'amour, de miséricorde, de paix et de joie surnaturelles. Sauver l'homme, jusqu'à le sanctifier en se communiquant à lui, jusqu'à le faire passer progressivement de l'avoir à l'être, tel est le plan d'amour de Dieu pour chaque homme.

L'idée que le progrès peut sauver et libérer l'homme (et le monde) essaye progressivement de se substituer à une réalité incontournable : Dieu seul "sauve" et "libère"...celui qui accepte de se reconnaître petit et faible, celui qui accepte de le découvrir comme sa source, celui qui veut bien s'abaisser pour pouvoir boire à cette source vivifiante qui donne la vie et qui la fait grandir, celui qui dans un élan de confiance entre dans cette expérience de salut, de libération intérieure et de sanctification. L'idée "moderne" d'un salut par le progrès est tellement puissante de nos jours qu'elle a pris une forme d'espoir social et même d'espoir éthique ou moral. Jusqu'à considérer que le progrès pourrait venir à bout de certains vices de l'homme comme l'égoïsme ou la convoitise. David Hume, il y a deux siècles et demi, prédisant l'abondance matérielle à venir, considérait même que toutes les vertus, grâce à l'abondance, allaient pouvoir s'épanouir et que, l'injustice elle-même disparaissant, l'appareil judiciaire deviendrait inutile¹⁷. En effet, à quoi bon adopter des comportements injustes si les biens ou les richesses sont accessibles à tous?

D'une part, c'était oublier que la croissance de la richesse matérielle reste forcément limitée comme en témoigne la faiblesse voire l'arrêt de la croissance économique dans les pays développés depuis la crise de 2008. D'autre part, c'était réduire la question des vices humains à un problème quantitatif, alors qu'il est plutôt d'ordre interpersonnel ou relationnel, c'est-à-dire qualitatif. Comme le fait remarquer René Girard, le désir n'est pas objectif, il est

¹⁵ Nelson, Robert, *Economics as religion*. Cité par Thomas Sedlacek, op.cit., p. 238.

¹⁶ Ibid., p. 19

¹⁷ Hume, David, *Selections*, p. 203-204.

mimétique. La théorie du désir mimétique montre que la rivalité et la violence humaines résultent d'un besoin de se différencier. Il s'agit donc de savoir ce qu'il est bon d'acquérir et de consommer, c'est-à-dire de se référer à des modèles sensés jouir d'une autonomie. Ce n'est pas la rareté des biens qui produit la rivalité et la violence entre les hommes, sauf évidemment en cas d'extrême pénurie, c'est la convergence mimétique des désirs vers les mêmes biens. C'est pourquoi une certaine forme d'abondance, bien que réellement atteinte dans les sociétés de consommation actuelles, n'est pas en mesure d'apporter une solution à la question des vices humains. C'est bien le cœur de l'homme qui est malade : un "mal" est présent en lui et se manifeste par exemple par des attitudes de convoitise, d'égoïsme et de rivalité alors même qu'il y a suffisamment de "richesses" pour tous. L'homme a évidemment une part de responsabilité dans ces vices, dans les maux qui touchent son âme, dans son "mal à l'âme". Mais, plus il refuse de reconnaître sa part de responsabilité et plus il s'engage dans des voies sans issue. Le progrès économique ou scientifique n'est pas en mesure de le guérir d'un tel mal qui est d'ordre intérieur et spirituel. C'est faire preuve d'un optimisme utopique que de croire que le progrès peut sauver et libérer l'homme de vices comme la convoitise ou la jalousie qui n'ont pas pour origine un problème de quantité de biens disponibles, mais un "mal" qui est comme incrusté dans le cœur de l'homme car il est d'origine spirituelle : conséquences du péché originel, absence ou manque de relations avec Dieu, refus de l'homme de reconnaître sa petitesse et sa faiblesse, refus de l'homme d'accueillir sa dépendance originelle, fermeture du cœur à la grâce et à la miséricorde divines, absence de vie et d'expérience spirituelles. Le développement de la richesse matérielle a plutôt tendance à renforcer certains vices comme la recherche de plaisirs désordonnés, l'esprit de compétition et de rivalité, la montée de l'individualisme, la recherche d'une sécurité illusoire à partir de l'accumulation de biens matériels et de services.

Keynes, lui aussi, est un très grand optimiste au sujet du progrès économique. Il y voit tout d'abord la possibilité de faire un grand bond en avant au plan matériel : *"Ma conclusion est la suivante : (...) le problème économique peut être résolu, ou du moins en bonne voie de solution d'ici cent ans (...) la lutte pour la subsistance a toujours été jusqu'à présent le problème le plus absorbant de la race humaine (...) Et la nature nous a expressément façonnés, avec nos impulsions et nos instincts les plus profonds, dans le but de résoudre notre problème économique. (...) Si celui-ci est résolu, l'humanité se trouvera privée de son but traditionnel. (...) Pendant longtemps le vieil Adam restera si fort en nous que tout le monde aura besoin de travailler pour être satisfait... car trois heures (de travail) par jour suffiront bien à satisfaire en nous le vieil Adam."*¹⁸

On voit ici que Keynes fait preuve d'une certaine lucidité. Lucidité car il repère bien que le problème essentiel est lié au vieil Adam, à l'épisode du péché originel, au "vieil homme", coupé de sa source divine, qui est encore présent en nous. Keynes repère bien le problème de fond mais son optimisme démesuré le conduit à mettre sa confiance dans le progrès économique pour sortir l'homme de son attachement excessif à l'avoir. Il va même plus loin puisqu'il écrit : *"Nous pourrions nous débarrasser de nombreux principes pseudo-moraux qui nous hantent depuis deux cents ans, et qui ont contribué à faire passer pour les plus hautes vertus certains des penchants humains les plus méprisables (...) Je ne vois donc rien qui nous empêche de revenir un jour à certains des principes les plus sûrs et les plus solides de la religion, à ces vertus traditionnelles qui veulent que l'avarice soit un vice, la pratique de l'usure un délit, et l'amour de l'argent méprisable ; et que ce soient ceux qui pensent le moins au lendemain, qui se trouvent être sur le sentier de la vertu et de la sagesse. De nouveau, nous estimerons davantage la fin que les moyens et attacherons plus de prix à ce qui est bien qu'à ce qui est utile."*¹⁹

¹⁸ Keynes, John Maynard, *Essays in Persuasion*, p. 358-373.

¹⁹ Keynes, John Maynard, *Essays in Persuasion*, p. 369

Le jugement moral et spirituel de Keynes nous semble assez pertinent : l'avarice, la recherche d'un gain excessif (usure), l'amour de l'argent sont bien des vices humains. Mais Keynes est également utopique : il envisage un formidable retournement du cœur de l'homme qui trouverait sa source dans le progrès économique. Vertus individuelles et bien commun seraient de nouveau en phase. Plus besoin des vices privés pour faire advenir la prospérité collective, comme le professait Mandeville au début de l'ère industrielle, car on serait parvenu grâce au progrès économique à repousser les penchants humains méprisables. Keynes qualifie cet état de "félicité économique". Keynes ne semble pas voir que le problème est avant tout d'ordre intérieur et spirituel, que le mal (les vices) a une puissance qui dépasse les seules capacités humaines à le combattre, qu'il est "diabolique" avant d'être "humain". Le diable n'est pas une idée ou une légende, c'est un esprit, un être spirituel, une créature angélique qui, par orgueil, s'est révoltée contre Dieu et a entraîné dans sa chute d'autres esprits angéliques (anges déchus). Leur but c'est la destruction de l'homme, c'est faire échec au plan merveilleux de Dieu sur l'homme, c'est détourné l'homme de Dieu par la tentation de "devenir dieu" ("vous serez comme des dieux"). Ils utilisent notamment deux armes : le mensonge et la séduction. Lorsque l'homme prétend faire échec au mal par sa bonne volonté et ses propres forces, il est dans l'aveuglement. Si ce n'est pas Dieu qui mène le combat en l'homme pour repousser les forces du mal, si ce n'est pas sa lumière qui chasse les ténèbres qui sont en chaque homme, le combat est perdu d'avance. Lorsque Keynes voit dans le progrès économique la capacité d'une renaissance morale, la capacité de transformer l'homme vicieux en homme vertueux, il fait preuve d'une sorte de naïveté pour ne pas dire d'aveuglement.

D'ailleurs, environ un siècle après sa prise de position, on peut estimer que Keynes a vraiment été naïf et aveugle. Sa "prophétie" ne s'est pas réalisée. Le "vieil homme" qui est en nous, si il n'a pas été débusqué et chassé, se cache toujours de Dieu car il se sent "honteux" et "coupable". Au lieu de revenir à Dieu, au lieu de faire l'expérience de sa miséricorde en se reconnaissant pécheur, l'homme essaie toujours de cacher sa honte, sa faiblesse, sa culpabilité derrière de multiples avoirs dont il n'a pas vraiment besoin. Car ce n'est pas à ce niveau que se situe son véritable manque. L'homme a surtout besoin d'être aimé, embrassé, consolé, vivifié, abreuvé, sauvé par son Créateur. C'est cette étreinte intérieure, étreinte d'amour et de feu, qui est seule capable de le transformer, de le purifier, de le libérer, de l'éclairer et de le faire entrer progressivement dans sa véritable identité d'enfant de Dieu.

Le progrès économique et la croissance ont eu plutôt pour effet de renforcer le désir de l'homme de posséder des choses mais ce sont ces choses qui le possèdent. Le "vieil homme" qui est en nous veut toujours être indépendant mais progressivement il peut perdre de vue qu'un véritable chemin de vie, de paix, de croissance, de bonheur passe par une libre acceptation de sa dépendance originelle vis à vis de Dieu. Car, qu'il le veuille ou non, il a besoin de sa source divine pour entrer dans la vie spirituelle, pour passer progressivement de l'avoir à l'être, pour retourner le vide existentiel qu'il ressent au plus profond de lui-même. C'est pour cela que le monde moderne essaie d'entretenir de façon artificielle une sorte d'ambiance de fête perpétuelle. Tout peut devenir prétexte à s'agiter, à s'exciter, à dépasser ses limites, à créer des événements, mais tout cela reste très superficiel et l'homme retombe toujours dans une sorte de tristesse et de désespérance. Son problème c'est qu'il ne veut pas se reconnaître faible et dépendant. C'est glorieux et jouissif de réussir une entreprise, de battre des records, de connaître un succès mondain, mais ce n'est pas très glorieux de se reconnaître faible et dépendant. Toutefois, c'est la seule attitude pour découvrir de quel amour on est aimé, pour recevoir la vie en abondance et pour commencer à la répandre autour de soi. L'homme moderne prétend se libérer lui-même en satisfaisant ses propres désirs mais en réalité ses désirs sont de plus en plus futiles, et même parfois pervers. Ce n'est pas une libération qu'il expérimente, c'est une plongée ou un maintien dans l'esclavage. Cela peut satisfaire un temps les désirs désordonnés de la chair mais le cœur profond reste insatisfait car le cœur de l'homme ne peut trouver la paix, la joie, l'amour véritables en dehors de la découverte de la présence de Dieu en lui, en dehors de la connaissance de Dieu, en dehors de l'expérience d'une relation personnelle et intime avec Dieu. La vraie vie n'est pas de nous, elle

est un don croissant de Dieu à celui qui se laisse aimer, modeler et purifier par sa source divine.

La période des Trente Glorieuses en France est souvent présentée comme une période de progrès incomparable, mais en observant de plus près cette période, on se rend compte qu'elle a été aussi une période où la foi dans le matérialisme s'est beaucoup accrue, où l'individualisme s'est exacerbé et où la recherche de multiples formes de jouissances s'est exacerbée (société de consommation). D'un point de vue objectif, on peut affirmer que notre époque est bien la plus riche d'un point de vue matériel. Pourtant, cette prospérité suscite de nouveaux problèmes comme l'angoisse d'une baisse voire d'un arrêt de la croissance. Les ressources ont tellement augmenté dans certains pays que l'économie pourrait être redéfinie comme l'étude de l'allocation des ressources abondantes. Or, les économistes ont beaucoup de mal à analyser ce type de situation de saturation. De plus en plus d'individus occupent des emplois qu'ils détestent, ou en tout cas, dans lesquels ils n'arrivent pas à s'épanouir, pour pouvoir s'acheter des biens dont ils n'ont pas vraiment besoin. Certes, des études sociologiques montrent que le sentiment de bien-être augmente quelque peu avec l'accroissement de la richesse, mais de moins en moins vite. Cela signifie que dans un pays riche, le "bonheur" n'augmente que très peu avec l'augmentation de la richesse. On manque d'une fin, d'un but à atteindre. Le paradoxe d'Easterlin montre que la corrélation entre revenu et bonheur est très faible.

Les économistes modernes ont en quelque sorte remplacé les prophètes et on attend d'eux qu'ils prédisent l'avenir et montrent le chemin de la terre promise. Ils annoncent la bonne nouvelle du progrès économique et déploient un zèle missionnaire pour convaincre les "païens", parmi lesquels figurent ceux qui, se fiant à la Parole de Dieu et à ce que l'Esprit Saint leur inspire, ont bien raison de ne pas croire à l'émergence d'un paradis sur terre grâce à la croissance économique et au progrès technologique. Un des problèmes propres à la science économique c'est que les règles qui régissent le fonctionnement de la communauté scientifique sont sensiblement les mêmes que les règles qui régissent toute communauté. On peut dire d'une certaine façon que la communauté scientifique "crée" la vérité car il suffit qu'une démarche soit reconnue comme scientifique par ladite communauté pour qu'elle devienne un sujet scientifique. A l'inverse, la vérité scientifique ne découle pas d'une évaluation objective mais d'une évaluation par la communauté scientifique elle-même. On ne s'interroge sans doute pas suffisamment sur le fait que la communauté scientifique qui "crée" la vérité en soit aussi l' "arbitre", sur le fait que ceux qui "disent" la vérité et ceux qui l' "évaluent" ne font qu'un. Bien entendu, il peut exister entre les économistes des divergences de vue, mais il est frappant de relever que la plupart des économistes s'accordent au sujet des bienfaits de la croissance et du progrès technologique. Le fait que notre ère économique et scientifique soit parmi les plus sanglantes de l'histoire devrait nous conduire à davantage de circonspection vis à vis de la religion du progrès séculier.

Conclusion

L'hypothèse que nous avons élaborée et testée tout au long de cet exposé est la suivante : le développement de l'avoir, qui est une des caractéristiques de l'économie, est une façon illusoire de compenser notre manque d'être. Contrairement à ce que prétend la science économique, la cause de ce manque d'être est d'ordre spirituel ou existentiel plutôt que d'ordre rationnel ou psychologique. En d'autres termes, nous sommes devenus dépendants des choses (biens) et des autres (influences interpersonnelles, modes) par refus de reconnaître et d'accepter notre dépendance essentielle (créature) vis à vis de notre source véritable (Dieu). L'économie est une stratégie humaine toujours vouée à l'échec car elle nous conduit à nous "cacher" derrière des "avoirs", comme Adam et Eve "cachaient" leur honte de se savoir nu derrière des feuilles de figuier. Seules notre pauvreté et notre dépendance essentielles (originelles), enfin reconnues et accueillies, peuvent satisfaire notre soif d'être. Dès lors, la science économique est comparable à un récit mythique (argumenté) capable de gérer un certain désordre qui pourrait conduire à une violence destructrice. Comme le fait remarquer Keynes : *"il vaut mieux que l'homme s'intéresse à faire fructifier son compte en banque que de faire la guerre à son prochain"* (note, à revoir). Toutefois, cette stratégie est incapable de s'attaquer à la racine du mal, la violence elle-même synonyme de péché, lié à une "coupure" entre la créature et son Créateur. L'économie, centrée sur la poursuite de l'intérêt individuel, contribue sans le savoir à un véritable "détournement" du sens de la vie. C'est d'ailleurs le sens du mot "péché" en hébreu qu'on peut traduire par "détournement". C'est comme si nous étions une flèche créée par Dieu pour atteindre le centre d'une cible. Il positionne la flèche et il tend l'arc pour qu'elle atteigne le centre de la cible, état synonyme de paix, de joie, d'humilité, en un mot synonyme d'amour. Mais voilà que la flèche veut suivre son propre chemin, elle se laisse "détourner" de sa trajectoire par diverses séductions aussi mensongères les unes que les autres, et au final la flèche passe à côté de la cible ou, en tout cas, elle n'atteint pas le centre de la cible. Pourtant c'est ce qu'elle désire au plus profond d'elle-même car elle a été créée pour cela : accueillir la vie qui lui a été donnée gratuitement et la laisser grandir en elle. Il s'agit de se laisser conduire, d'être docile, de se laisser modeler, de s'appuyer sur Dieu au lieu de prétendre qu'on est sa propre source, qu'on est maître de sa vie et qu'on est capable par soi-même de trouver le chemin du bonheur. Nous trouvons normal que nos enfants nous obéissent, mais nous à qui obéissons-nous? Qui est notre maître? De qui acceptons-nous d'être dépendant? En qui puisons-nous la vie? En qui trouvons-nous la paix et la joie véritables?

En définitive, il apparaît que l'anthropologie biblique, sa conception de l'homme, se démarque des deux types d'anthropologie que nous avons tenté de repérer dans les deux théories économiques dominantes. Dans le premier paradigme, l'homme est assimilé à une sorte de "machine rationnelle" dénommée homo economicus (approche néo-classique). Dans le deuxième paradigme, l'homme est présenté comme un être avant tout psychique qui subit diverses influences interpersonnelles qui le poussent à imiter un modèle ou à suivre une tendance dominante connue ou anticipée (approche keynésienne). L'anthropologie biblique considère que l'homme est constitué de trois dimensions : une dimension "matérielle" (corps), une dimension "psychique" (âme) et une dimension "spirituelle" (esprit). C'est cette dimension "spirituelle" qui est appelée à gouverner le psychisme et le corps en vue d'un épanouissement et d'une unification de tout l'être. Cela va provoquer un combat intérieur. En effet, notamment depuis l'épisode de la chute, l'homme a des tendances charnelles qui s'opposent à l'Esprit de Dieu, à l'Esprit Saint. Il y a donc un combat intérieur entre les tendances de la chair qui poussent l'homme à l'orgueil, à l'égoïsme, à la convoitise, à la jalousie, à la rivalité, à l'indépendance, et les tendances de l'Esprit qui est humilité, amour, bonté, compassion, miséricorde, liberté, vérité, joie, paix. Pour que l'Être de Dieu, c'est-à-dire les qualités surnaturelles de l'Esprit Saint puissent se communiquer à l'homme, selon le plan de Dieu, il faut en quelque sorte que l'homme laisse Dieu "crucifier" ses tendances charnelles c'est-à-dire qu'il laisse Dieu agir en lui, vivre en lui, régner sur lui, afin de devenir de plus en plus ce qu'il est en profondeur. C'est comme un accouchement, une "nouvelle naissance" qui

ne peut pas se réaliser sans douleur et sans persévérance car la chair (corps et psychisme) est faible. Elle ne peut pas trouver le chemin de la purification et de la force intérieure sans laisser l'Esprit Saint agir progressivement en elle jusqu'à devenir le temple de l'Esprit Saint.

L'anthropologie biblique invite donc à prendre du recul, à effectuer un "discernement". Selon elle, il ne faut pas se fier aux apparences, au "ressenti" et aux "valeurs" véhiculés par le monde, qu'il soit "moderne" ou non. Prenons un exemple. Dans les sociétés modernes, notamment dans les sociétés économiquement et technologiquement avancées, ce qui a de la valeur, ce qui est digne d'admiration aux yeux de la majorité des hommes, conformément aux "valeurs" véhiculées par l'esprit du monde, c'est le spectaculaire, la puissance, l'efficacité, la rapidité, l'apparence. Un tel a vendu x millions de CD ou de livres, il est "connu", alors il est digne d'admiration, il a du prix aux yeux des hommes et du monde. Dans la perspective biblique, cette "attitude" manifeste une forme d'idolâtrie, l'adhésion à un mensonge, elle repose sur une vision faussée des personnes et des événements. Il y a comme un "détournement" de la vérité et du sens de la vie. Tout se passe comme si l'homme exerçait sa liberté dans une direction qui l'asservit au lieu de le libérer, au lieu de le faire entrer dans sa véritable identité. Cette identité "profonde" est synonyme de paix, de joie, d'amour, d'humilité, c'est-à-dire de tout ce qui "caractérise" la vraie vie, la vie réelle au sens de ce qui existe vraiment, de ce qui existe déjà au plus profond de nous, de ce à quoi nous aspirons le plus, en un mot de ce qui est. Tout se passe comme si la réalité apparente était mensongère, comme si elle étouffait et cachait une "réalité" plus profonde à laquelle on ne peut accéder qu'en se reconnaissant petit, faible, vulnérable, c'est-à-dire essentiellement dépendant.

En chacun de nous sommeille un enfant capable de voir l'invisible, c'est-à-dire capable d'entrevoir et de percevoir la vraie réalité, capable d'entrer dans le merveilleux mystère de la vie et de l'être. Cet enfant est en nous et il a la capacité de s'émerveiller (exit l'indignation) de ce qui est en apparence "banal" (exit le spectaculaire), de qui est vulnérable (exit la puissance), de qui est fécond (exit l'efficacité), de ce qui est paisible (exit l'agitation), de ce qui est réel (exit l'apparence ou le ressenti). Oui, cet enfant qui est en chacun de nous est capable de s'émerveiller de ce qui aux yeux du monde est banal, quotidien, non digne d'intérêt, voire méprisable, et pourtant combien plus vrai que le "spectaculaire" ou que l'"apparence", comme par exemple ce "miracle" d'être là, ce miracle d'exister tout en étant "fragile" et "pauvre". Parce que cet enfant qui est en chacun de nous est petit, humble et confiant, parce qu'il conçoit sa dépendance non comme une faiblesse qu'il conviendrait de "cacher" ou de "surmonter", mais comme un atout, il est capable de puiser tous les dons que sa source divine veut lui donner et lui communiquer : amour, paix, joie, bonté, bienveillance, humilité, force, douceur.

Cela explique pourquoi cette transformation intérieure, cette "transfiguration", cet "accomplissement", auxquels toute personne est appelée, se produisent parfois durant l'enfance elle-même car l'esprit d'enfance est un esprit de petitesse, de simplicité et de dépendance qui attire l'Esprit Saint. Le petit enfant se sait dépendant, non seulement il l'accepte mais il trouve sa joie et sa raison de vivre dans cette dépendance même (dépendance d'amour). C'est cette dépendance accueillie et vécue pleinement qui lui permet d'accueillir tous les dons surnaturels que Dieu veut lui communiquer. La transformation est parfois si profonde et si rapide que certains enfants atteignent la sainteté en quelques années. Leur entourage est tellement "frappé" par cette transformation que nous avons de nombreux témoignages relatant cela. Cela montre que la sainteté n'est pas une prouesse personnelle, elle est un don de Dieu, elle est l'aboutissement d'un accueil confiant et sans limite de l'Esprit Saint en soi : c'est Dieu qui "fait les saints". C'est pourquoi, il arrive que des enfants se laissent "sanctifier" par Dieu en quelques années. Ces enfants rayonnent une joie et une paix surnaturelles que le monde est incapable de comprendre englué qu'il est dans la satisfaction de ses propres désirs, dans la recherche de sa propre gloire, dans la réalisation de ses propres plans et de sa propre volonté. Une fois atteint ce stade, généralement rien ne peut plus faire revenir ces enfants en arrière : même pas les persécutions qui conduisent certains au martyre. Ils sont tellement unis à Dieu, enracinés dans la vraie vie, qu'ils sont joyeux à donner leur vie terrestre plutôt que de renier Celui qu'ils aiment tant car ils le "connaissent" de l'intérieur. Toutefois, cette "transformation-

accomplissement" de l'âme se réalise le plus souvent durant la vie adulte car l'Esprit Saint vient faire sa demeure et nourrir de sa Présence toute personne qui l'accueille "comme un enfant". Peu importe l'âge. Cela peut prendre toute une vie car l'âme qui se laisse habiter, purifier et conduire par Dieu va passer par différentes étapes qui vont progressivement la décentrer d'elle-même pour lui donner la capacité d'aimer de plus en plus Dieu et le prochain. Elle passera inévitablement par des épreuves car ces dernières permettent une purification de l'âme comparable à la purification d'un métal comme l'or. On éprouve l'or par le feu pour le rendre de plus en plus pur. Un des drames du monde moderne, c'est qu'en cherchant à s'appuyer essentiellement sur la raison et sur la maîtrise des choses, il a beaucoup de mal à s'abandonner à la providence de Dieu. Pourtant, l'homme moderne sait au fond de lui-même qu'il n'est maître de rien et chacun de nous expérimente un jour ou l'autre qu'il est fragile, pauvre et nu. Contrairement à ce que nous rabâche l'esprit du monde qui cherche sa propre gloire, c'est en faisant l'expérience de notre faiblesse et en acceptant de devenir dépendant d'un Autre qui est plus grand que nous, que nous pouvons le "rencontrer" au plus intime de nous-même et accueillir la vie qu'il donne en abondance.

Enfin, discerner c'est "simplement" regarder là où on est et là où on en est, mais regarder vraiment. Trop souvent, nous vivons à la surface des choses, c'est-à-dire que nous en restons au niveau de l'apparence et du ressenti. Nous bâillonons, nous enchaînons, nous ligotons cet "enfant" pauvre, vulnérable, confiant, cet enfant librement dépendant qui est en nous. Cet "enfant intérieur" a le pouvoir de nous libérer si nous lui laissons prendre le pouvoir en nous, si nous lui laissons prendre les rênes de notre vie. Cet "enfant" est aux antipodes de l'infantilisme car il est capable d'entrevoir, de percevoir l'extraordinaire réalité qui se cache derrière l'apparence des choses et derrière le ressenti humain. Il est capable de planter sa tente au cœur du mystère (de la vie), de l'accueillir et de le contempler. Le mystère est l'unique réalité, la vraie réalité. Cela signifie qu'il est possible d'entrer dans ce mystère que constitue la vie, d'entrer en contact avec ce "mystère", de se laisser irriguer et vivifier par ce mystère qui est Dieu lui-même. Le danger c'est lorsqu'on cherche à mettre la main sur le mystère, lorsqu'on essaye de l'enfermer, lorsqu'on veut se l'approprier. Nombre de personnes aujourd'hui, à force de vouloir maîtriser leur vie, à force de vouloir la construire par leurs propres forces, à force d'adhérer et de pactiser avec les "valeurs" séductrices et trompeuses du monde moderne, ont perdu le sens du "mystère". C'est sans doute la raison pour laquelle certains essaient de s'évader dans le virtuel, dans l'imaginaire, c'est-à-dire dans ce qui peut sembler "merveilleux" mais qui n'existe pas. D'autres, en réaction à la violence du monde moderne, peuvent se tourner vers une forme d'humanisme. C'est assez fréquent aujourd'hui. En effet, l'humanisme semble s'opposer à des valeurs comme l'individualisme ou la recherche de la performance maximum qui caractérisent le monde moderne. Toutefois, lorsqu'on approfondit l'analyse et qu'on expérimente un cheminement spirituel, on se rend compte que l'humanisme lui-même est une "philosophie" séductrice et mensongère car il repose généralement sur l'idée d'une toute-puissance de l'homme qui serait capable, par ses propres forces, de devenir "bon", de faire émerger une sorte de paradis sur terre. L'homme est effectivement capable d'aspirer à une sorte de "souverain bien" pour lui-même et pour la société. Toutefois, il est incapable de réaliser cela par ses propres forces. Enfin, cette perspective de "paradis terrestre" que constitue en quelque sorte l'humanisme est utopique. Aussi utopique que le "paradis terrestre" que certains économistes ou scientifiques annoncent (par exemple la "félicité économique" de Keynes) lorsqu'ils mettent leur foi dans les vertus de la croissance économique ou dans la puissance du progrès technologique.

Juin 2014

Résumé

La science économique semble tiraillée entre une approche utilitariste et mathématique de l'homme (théorie néo-classique) d'une part, et une approche accordant une place prépondérante à la psychologie et aux influences interpersonnelles (théorie keynésienne), d'autre part. Toutefois, même si l'approche keynésienne nous semble plus apte à expliquer les comportements économiques et la situation conjoncturelle de l'économie que l'approche néo-classique, elle semble laisser de côté une dimension importante de l'homme, la dimension spirituelle, pour se focaliser essentiellement sur sa dimension psychologique. Dans un récit qui se trouve au début de la Bible, le livre de la Genèse, il est question de la création de l'univers, des animaux et de l'homme par Dieu. Le récit du péché originel met en scène Adam et Eve désobéissant à un commandement de Dieu : "Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras." Dès qu'Adam et Eve mangent de ce fruit défendu, ils prennent conscience qu'ils sont nus et connaissent pour la première fois un sentiment de honte et de peur. Ils éprouvent le besoin de couvrir leur nudité, de posséder quelque chose d'extérieur (feuilles de figuier) dont il n'avait nullement besoin jusque là. Et si cela nous disait quelque chose au sujet de cette boulimie de l'avoir qui caractérise l'économie? D'où vient réellement l'économie? D'où vient le désir de posséder et de jouir de richesses matérielles croissantes? L'hypothèse que nous souhaitons tester tout au long de cet article est la suivante : le développement de l'avoir, qui est une des caractéristiques de l'économie, ne serait-il pas une façon de compenser notre manque d'être? Sa cause ne serait-elle pas d'ordre spirituel ou existentiel plutôt que d'ordre psychologique ou d'ordre culturel? En d'autres termes, ne serions-nous pas devenus dépendants des choses (biens) et des autres (influences interpersonnelles, modes) par refus de reconnaître et d'accepter notre dépendance essentielle (créature) vis à vis de notre source véritable. L'économie serait alors une stratégie humaine toujours vouée à l'échec, car elle viserait à "cacher" derrière des "avoirs" notre vulnérabilité et notre dépendance originelles et existentielles, seules capables de satisfaire notre soif d'être. Et la science économique ne serait rien d'autre qu'un ensemble d' "argumentaires" contribuant, sans le savoir, à camoufler et à justifier ce "détournement" du sens de la vie. La croissance économique et le progrès technologique sont les nouveaux mythes des temps modernes. Ils sont en quelque sorte de faux dieux qui nous maintiennent en esclavage car nous nous prosternons devant eux. Ils sont censés pouvoir apporter des solutions à tous les problèmes humains. En dehors d'eux, point de salut. Il appartient à l'homme de découvrir que la vraie liberté et que le véritable salut, synonymes de paix, de joie et d'amour, sont des dons à accueillir d'une source intérieure dont il est dépendant depuis l'origine et qui veut lui communiquer son propre "être".

Mots clés : Pensée économique, homo economicus, richesse, péché originel, mimétisme, avoir, être.